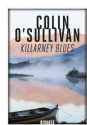


LE COIN DESPOLARS

Adoucir les mœurs



Roman noir. Ça se déguste comme un stout irlandais avec un arrière-goût de tourbe. Killamey n'est qu'un bled perdu du sud-ouest de l'Irlande. On y promène les touristes en calèche mais la violence y coule de source, et quand la musique grimpe sur les tables du pub, c'est le blues de Bernard, où transpirent les secrets honteux d'un père absent. O'Sullivan chante avec élégance la rage et le désespoir des âmes brisées. (L.G.)

★★★★★

« Killamey blues », de Colin O'Sullivan, traduit de l'anglais par Ludvine Bouton-Kelly, éd. Rivages, 272 p., 21 €.

Dames de nuit



Roman noir. Après deux romans, la journaliste suédoise Tove Alsterdal s'affirme comme une auteure avec laquelle il va falloir compter, dans la cohorte des écrivains nordiques. Ici on navigue entre la Suède et l'Argentine, à la suite d'une fille obstinée lancée sur les traces de sa mère disparue. Un tango fantôme cadencé par le chef d'orchestre d'une dictature sanglante et un beau portrait de ces dames de la nuit. (L.G.)

★★★★★

« Tango fantôme », de Tove Alsterdal, traduit du suédois par Emmanuel Curtil, éd. Rouergue, 480 p., 23,50 €.

Blanchir la viande



Roman noir. Odile Bouhier s'est associée à Thierry Marx pour maitonner un velouté mortel à déguster entre Paris et Tokyo. Le commandant Achille Simmé, enfant adopté par une famille mafieuse, expie ce crime en enquêtant sur les cousins japonais. Prenez garde, avant de passer à table, de la cuisine moléculaire aux chambres froides des yakuzas, ce polar érudit ne manque pas de sel. (L.G.)

★★★★★

« On ne meurt pas la bouche pleine », d'Odile Bouhier et Thierry Marx, éd. Sang neuf, 352 p., 18 €

Cet art si français du portrait

Claude Arnaud

L'essayiste extrait quelque 500 textes signés par de grandes plumes, pour raconter ce genre littéraire

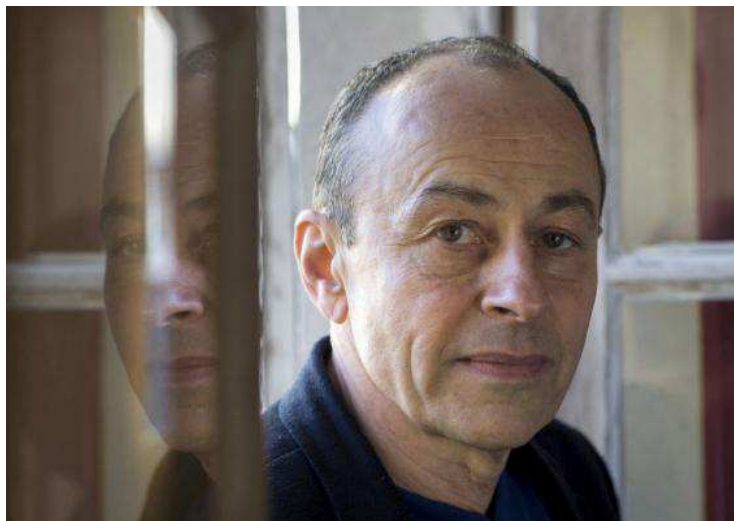
ISABELLE BUNISSET

L'inélégance du titre se fait vite oublier. Dès la préface, admirablement écrite, retraçant la longue histoire d'un genre littéraire, tour à tour réproposé et prisé.

Dans cette anthologie à la subjectivité parfaitement assumée, Claude Arnaud - essayiste, biographe, critique littéraire - révèle le rôle déterminant du portrait et de l'autportrait dans le tropisme individualiste et l'évolution de la société. S'en tenant presque exclusivement

à des textes écrits en langue française, il en a collecté près de cinq cent, issus de mémoires, romans, poésies, fables, maximes. Il les a regroupés en une dizaine de sections marquant les grandes tendances à travers les âges, de la Renaissance au XXI^e siècle.

Claude Arnaud commence par s'interroger : comment croire en notre existence en l'absence de reflet ? Il constate que, longtemps, nous avons partagé l'absolue indifférence des mammifères. Saint-Augustin fut le premier à fouiller les replis de son intimité, en la soumettant au jugement de Dieu. Interior intimo meo, écrivait-il. Il fallut attendre le XIV^e siècle et l'influence décisive de l'Italie, avec l'engouement des portraits



Claude Arnaud, une entreprise ardue... et réussie. HANNAH ASSOULINE/OPALE/LEEMAGE/ROBERT LAFFONT

peints. Mais la vraie révolution eut pour nom Montaigne qui, tout au long de milliers de pages, s'étudia, hors du regard de Dieu.

« Un troisième œil »

Au XVII^e siècle, l'intérêt se cristallisa dans l'entourage de Madeleine de Scudéry. On se faisait alors tirer le portrait car la foi ne suffisait pas à combler le désir de postérité. De plus en plus critique, « le genre traque le visage sous le masque et l'âme sous le costume ». La Bruyère dressa « la liste des caractères génériques fondamentaux », tandis que La Fontaine animalisa ces archétypes. Les jansénistes, au rang desquels Pascal, méprisèrent l'exercice : un seul portrait est envisageable, celui du Christ. La messe était dite.

Et puis vint « le Patron », duc de Saint-Simon, maître incontesté, qui voyait ce que d'autres distinguaient imparfaitement : « Rien n'échappe à l'inquisition de ce nain qui semble posséder un troisième œil. »

Au XIX^e, Balzac créa « des prototy-

pes pouvant servir de miroir classificateur aux grands types sociaux ». N'oublions pas Hugo, Flaubert et Zola, patients observateurs de l'humaine condition. Un siècle plus tard, on assista à la dissipation du moi avec Proust et son « impossibilité de rassembler un être sous un type unique » ; avec Beckett aussi, dont « les anti-héros se tiennent au bord de la disparition ». Mais aussi à « un revival magnifique » avec Morand, Cloran, Colette, Cocteau, Gide, pour ne citer que ceux-là.

Il faut saluer l'entreprise ardue, l'immense labeur que représente cette somme. Tout comme la finesse des analyses magnifiées par l'élégance de l'écriture. Aucun esprit de célébration compassée.

En surface, tous ces textes sont dissemblables, en profondeur ils communiquent par cette volonté de s'approcher de l'énigme. La chose se retire à mesure qu'on l'approche. Inlassable quête que Claude Arnaud nous donne à entendre dans sa belle mélodie. Chapeau bas.



★★★★★

« Portraits crachés. Un trésor littéraire de Montaigne à Houellebecq », de Claude Arnaud, éd. Robert Laffont, coll. Bouquins, 992 p., 32 €.

Quand le désert nourrit nos âmes et nos esprits

Yasmina Khadra

L'écrivain algérien évoque avec poésie son amour du désert et tout ce qu'il lui doit

Il écrit : « Si je suis devenu l'homme que je suis, si j'ai choisi les êtres et les choses, c'est grâce à toi ». Tout est dit. Ou presque. Yasmina Khadra est un enfant du désert, un natif de Kenadsa, la Rose des sables, village de la Saoura, dans le sud algérien.

Il y a grandi (un peu) et y a combattu les terroristes islamistes, lorsqu'il portait l'uniforme de l'armée. Il y a rêvé aussi, et puisé la sève de ses passions. Dont celle de l'écriture. A l'ombre d'un acacia, il a écrit ses premières nouvelles. Sous les étoiles, il s'est ressourcé et a trouvé la force de poursuivre son destin d'écrivain. Cela valait bien un hommage.

Dans ce très beau texte Yasmina Khadra va plus loin. Il déclare sa flamme, se met à nu, parle des liens chamels et spirituels qui le lient depuis toujours à son désert. Une histoire de sable, de rochers, de livres et d'êtres humains. L'ouvrage dé-

marre par une conversation entre un homme et le Désert, toujours écrit avec un D majuscule. L'homme, l'écrivain, doute de ses capacités à trouver les bons mots. Sera-t-il à la hauteur de son sujet ? « Si je ne sais pas te dire, Désert, j'essaie de te mériter ». Et le désert de lui répondre : « Je ne suis pas fait pour être lu, je ne suis pas fait pour être dit, mais pour être vécu ». Qu'importe. L'écrivain s'entête. Il avance, réunit ses souvenirs, convoque l'histoire de sa famille bédouine, puise à la source de ses émotions. Sous la plume de Yasmina Khadra le désert n'est pas seule-

ment une terre aride. Il est un lieu d'épopées, de poésie, de musique, de vie.



Yasmina Khadra. PHOTO ARCHIVES AFP